



surface
commune

*Il l'appela Utopie, mot grec qui veut
dire « un tel lieu n'existe pas »*

Francisco de Quevedo

*Tout est changement, non pour ne
plus être mais pour devenir ce qui
n'est pas encore*

Epictète



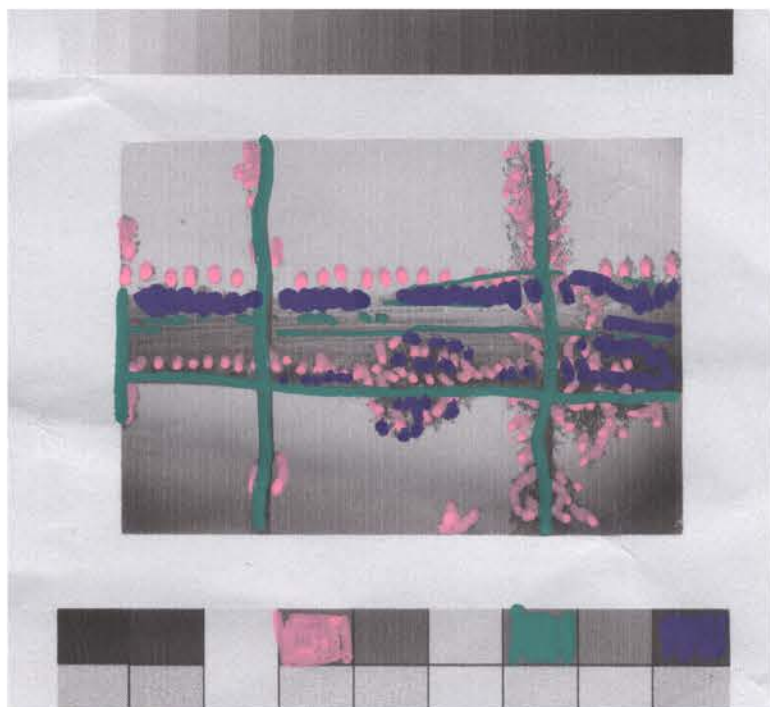














Si des cloques apparaissent sur votre papier fraîchement posé, n'en soyez pas désespéré ! Beaucoup disparaîtront au séchage, lorsque le papier se tendra. S'il en reste (l'encollage n'était pas parfait ou le lissage n'a pas été fait partout), piquez les cloques avec une épingle et marouflez (c'est-à-dire chassez l'air) avec un chiffon propre.



Si c'est un manque de colle et que la cloque est petite, injectez un peu de colle à l'aide d'une seringue et d'une aiguille, par contre, si la cloque est importante, incisez-la en croix avec une lame de rasoir et encolliez les quatre coins.



• LES RIDEAUX :

Le rideau descend jusqu'au sol ou s'arrête à hauteur d'appui. Sa largeur se calcule en multipliant la longueur de la tringle par deux ou trois, selon l'ampleur désirée. Ajoutez 3 cm par couture et 4 cm de chaque côté.



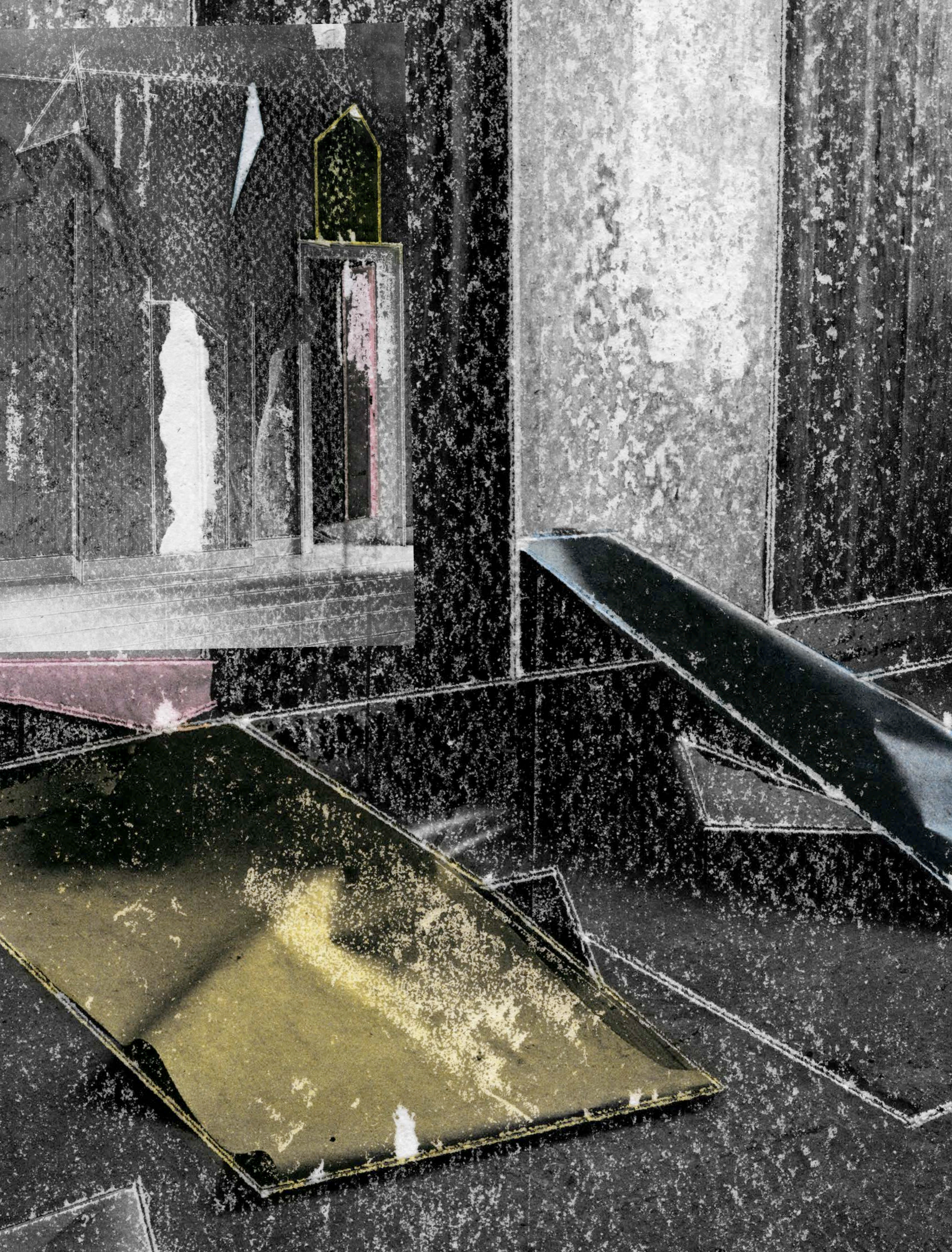
Quant à sa longueur, elle est de la hauteur de la tringle au sol à laquelle vous ajoutez 8 cm pour la tête et 22 cm pour l'ourlet.

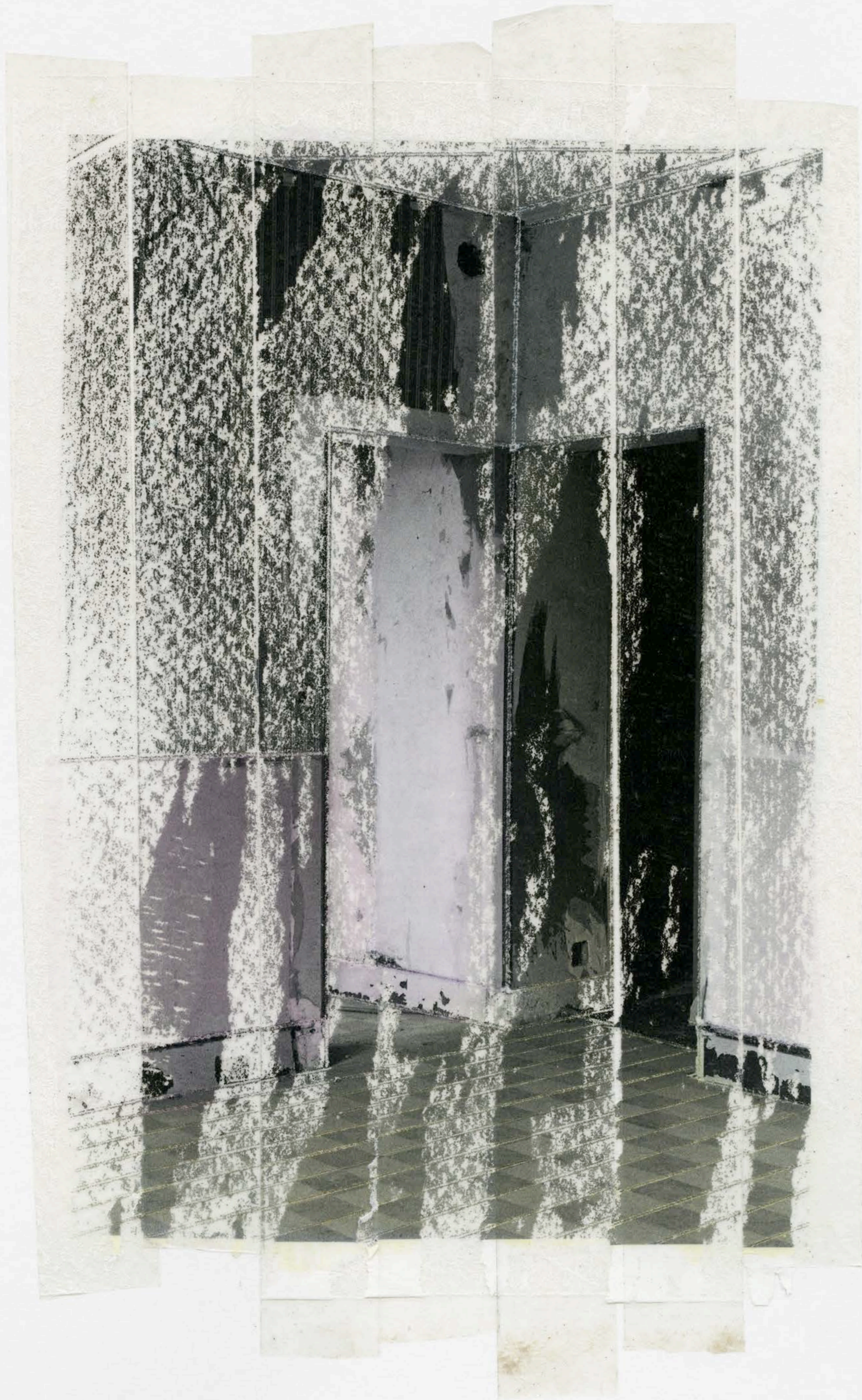
Si le rideau est à motifs, n'oubliez pas les raccords.

Accrochez le rideau sur la tringle pendant 48 h avant de faire l'ourlet le tissu sera bien défendu. Décorez vous-même vos voilages en coloriant les motifs brodés à l'aide de crayons feutres pour tissu.

Si vous êtes plus courageux, rebrodez-les avec du coton perlé.



















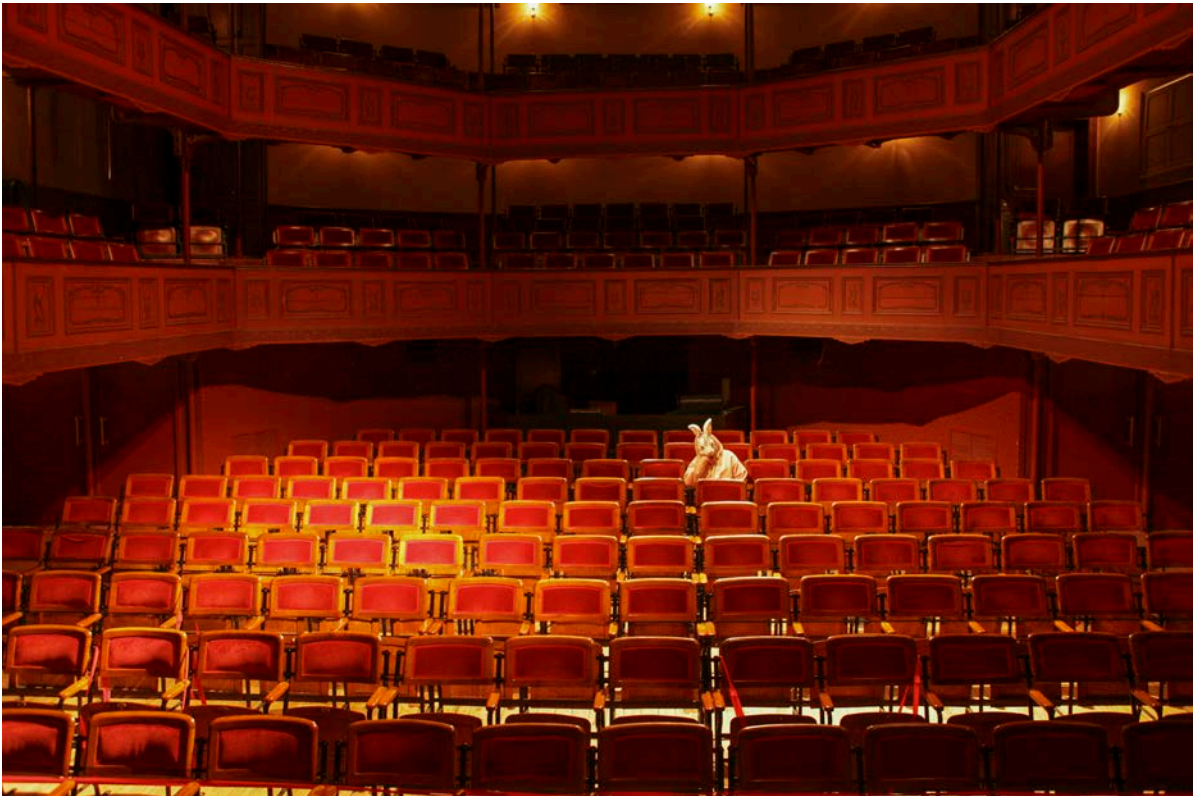












I

La porte dérobée

Benoît Ménéboo

Ce week-end qui va voir éclore le printemps ne sera pas la fin d'un cycle hebdomadaire de travail, le temps d'arrêt, de pause. Il sera plutôt un interstice, peut-être même des retrouvailles, dans l'ébauche d'une saison qui se réactive lentement à nouveau, à pas feutrés. La lumière diaphane qui apparaît par intermittence m'émeut et m'honore à nouveau. Elle renouvelle l'émotion du désir.

Sous le dôme astral du Familistère de Guise, rythmé par la géométrie de centaines de vitrages, je perçois la sensation de l'ocre jaune des parois. Ce cyclorama lumineux flotte dans un étirement du temps et de l'espace. Il titille mes pupilles et m'invite à une certaine forme d'abstraction de la perception. Ce décor à la fois communautaire et domestique m'intrigue. Combien de trames de vies se déploient encore derrière ces dizaines de fenêtres et de portes ? Où se situe la limite entre espace privé et espace public ?

Ayant le privilège de m'immerger dans un des appartements dont l'accès n'est pas autorisé au public, ce sont les émotions paradoxales du temps du confinement qui reviennent. La bâche des travaux sur la façade clapote au vent comme le sac et le ressac d'une étendue noire. Elle m'empêche toute perspective et m'invite, comme un quatrième mur, à un ressort dramatique.

Dans un souci de libération, je pousse avec un certain émoi l'une des portes à automatisme qui donne sur l'arrière du bâtiment, l'air des dernières froidures de mars joue soudainement avec mon épiderme et contraste avec les rayons obliques du soleil dans la lumière pâle, comme une récompense céleste. Une perspective s'ouvre, comme un répit salvateur au sentiment d'enfermement. Je me mets lentement à distance du monde. Je marche comme la plus saine manière d'être à soi, vers un érémitisme nécessaire.

J'arpente désormais l'espace, dans l'incapacité de mettre en branle la nécessité douce de l'errance, le parcours étant irrémédiablement balisé par les aménagements des paysagistes. Je cherche la faille, la rupture, l'espace de l'oxygénation mentale que produit dans l'organisation spatiale, le souffle des éléments. Plus loin dans les replis du parc, comme lors d'une partie d'échec, les stigmates de l'hiver ont trouvé la stratégie pour contourner, dans un graphisme poétique échevelé, la dimension rectiligne des parcelles triangulaires. La magie presque animale se met en place, l'empreinte de l'image s'active.

II

Des bruits de verre claquant contre l'email

Pénélope Limoges

Ne sachant pas si nous allions avoir sur place de quoi servir les plats préparés par chacun lors du premier repas, nous sommes arrivés sur le site du Familistère de Guise avec notre propre vaisselle. Nous avons partagé notre premier déjeuner commun dans la cour de l'économat, sous le soleil, dans nos assiettes toutes colorées. Certaines ornées. Certaines usées. Les autres repas ont été pris dans la vaisselle de l'appartement témoin et dans nos assiettes, acheminées de notre foyer à celui qui nous accueillait. Tout était dépareillé et constituait un panel des vies qui se croisaient dans ce même espace.

Dans les logements que nous avons visités, j'ai trouvé d'autres assiettes, laissées par les anciens occupants. Elles contiennent la poussière accumulée au fil des années dans le noir, l'humidité et la décrépitude de ces foyers abandonnés. Toutes ces assiettes sont des témoins. Elles sont vectrices du lien social existant en ce lieu. Elles évoquent la façon dont les espaces et les temporalités se croisent par l'acte de manger, qui devient finalement le moment le plus évocateur de l'esprit qui habite les lieux. J'imagine l'heure du repas, tous les appartements fumant et sentant la nourriture cuisinée, des bruits de verre, de métal claquant contre l'email. Une cacophonie de gestes et d'odeurs, de bruits et de paroles. Autour du repas, on refait le monde. L'utopie sociale se trouve en ces moments, où tout résonne.

L'idéal de Godin s'est forgé sur le souhait de mutualiser les ressources des ouvriers afin que leur vie personnelle et professionnelle soit la plus agréable et profitable possible pour eux-mêmes et pour l'entreprise. Aujourd'hui, le Familistère abrite un musée. Des étages ont été réhabilités avec des appartements pédagogiques aménagés dans le style des différentes époques. Dans la cuisine, pièce blanche, avec sa fenêtre et son liseré noir au bas des murs, on retrouve un poêle Godin, une table ronde ornée d'une grande nappe cirée, un vaisselier où sont posés couteaux, fourchettes, assiettes et plats en métal et céramique. Dans les salles d'archives, se trouvent des vitrines dans lesquelles sont exposés tous les objets ayant participé au quotidien des ouvriers. Parmi ces objets, je remarque une assiette en grès écru, émaillée avec sur son aile le mot "Familistère" tracé en lettres gothiques noires. Cette assiette, issue de l'économat du Familistère, porte la trace des gestes des ouvriers y ayant mangé, son email est strié de coups de couverts métalliques. Je repère également quelques photos des familles où l'on voit des femmes affairées aux

fourneaux autour du poêle Godin, des hommes assis autour de la table. Ces images illustrent également ces moments de repas. La vaisselle est placée sur une grande nappe, laquelle possède des ornements. Le quotidien, devenu décor, s'est découvert sous mes yeux et a pris la forme d'une grande tableé reliant passé et présent.

De la même manière que les fleurs tournent leur tête vers le soleil, un héliotropisme de mystérieuse nature veut que ce qui a été ait tendance à se tourner vers le soleil qui se lève au ciel de l'histoire.

Walter Benjamin, *Le concept d'histoire* (1940)

III

Famille Austère

Myriam Vanderheyden

Je déambule dans les couloirs démeublés, infusés de poussière jusqu'à plomber mes poumons de cet amas de peau morte.

Je veux fuir les espaces communs, là où tous les carnets sont lus, où toutes les fenêtres sont vues. Mais ma parole est sans voix et mes mains sont engourdies d'une anxiété fantôme.

Alors je m'égare dans le labyrinthe des superpositions de papiers peints.

Un pied dans le passé et je redeviens menue.

Je me perds dans les événements heureux et les violences. Je m'oublie dans les photos de familles où tous et toutes vivent sous le même toit métallique et où chaque appartement n'est qu'une chambre reliée à une coursive commune.

Isolés à plusieurs, voilà ce qu'il nous reste.

IV

Une intimité relative, égale à une largeur de brique

Margaux Dodard

L'air circule. Le bruit est constant, le son se diffuse. Tout est à vue.

Je collecte des fragments sonores des jardins dans lesquels je me perds et j'imagine une vie passée d'enfants cachés entre les feuillages, dans les jardins, chez les voisins, sous les nappes, derrière les rideaux, si rideaux pour se cacher il y a.

Les portes entre le dedans et le dehors sont ouvertes. La circulation est constante. La vie perdure, peu importe le temps. Chaque chose est à sa place. L'enceinte est balisée.

Les motifs végétaux ou floraux des papiers peints réfléchissent les paysages imaginaires que chaque logement donne à voir aux passants actuels. Ce sont les vestiges et les marqueurs d'une colle encore résistante sur une cloison qui a su, au fil des années, résister à travers le temps, aux différentes atmosphères et aux divers modes de vie de ses habitants. Combien de temps s'est écoulé entre chaque couche de papier peint ? Combien de repas dominicaux ont été partagés ? Combien de cigarettes ont entaché et jauni ces murs ? Comment le temps a-t-il filé dans ces espaces que j'arpente et dont j'ignore tout des sentiments et des litiges qu'ils ont dû abriter.

Je pense à mes grands-parents normands, à leur maison sur la côte avant qu'ils ne la quittent, leur papier défraîchi, la tortue dans le jardin, le potager, quand nous jouions dedans, dehors. Je pense à eux et à cette vie, ici, qu'ils n'ont pas connue mais que d'autres ont partagé.

La liste brouillonne de cette collecte se transforme en un *recensement des manquements* : ce que je n'ai pas réussi à arracher de cet espace abandonné par un protocole défini, je le note, l'observe, le constate, et je franchis de nouveau la porte jusqu'au prochain appartement. Du rez-de-chaussée au grenier. Le parallélisme et la symétrie significative de ces bâtiments me donnent le tournis.

Je ne sais plus pourquoi je ramasse ce que je ramasse. S'agit-il de résidus, de souvenirs, d'archives, de vestiges archéologiques, de poussières ?

Source du fac-similé/ Jacqueline Chalons, *Le guide des trucs*, Édité pour le compte des Trois Suisses, Croix, 1984, p.16-17.

V

Le gilet de peau

Leïla Pereira

la lourde porte glisse

balaye le sol en un bruit sourd

odeur humide

foyers éteints

fondation décrépite pour nouvelle histoire

qui vivait ici ?

comment s'aimaient-ils ?

palais en miettes

miettes de papier et de poussière

des piafs picorent les miettes

pigeons au pas comique

le papier peint arraché dessine des oiseaux en l’air
il ruisselle en cascade
motifs de lambris, d’oiseaux, de triangles, de lignes, de croix, de fleurs et
feuilles, de fleurs et fleurs et fleurs froissées, délavées, jamais fanées
roses de chiffon

son reflet dans deux miroirs
un petit brisé, un grand écorné
posés contre une tapisserie colorée de ronds et de virgules
au sol de l’appartement gît un gilet de peau
couché là tout seul
la dentelle racornie aux bords
vestige de l’hôte parti
je ravis le gilet de peau
distance les franges et glisse mon buste dedans
nouveau moule
les fibres s’étirent, s’éveillent, s’adaptent

je crâne dans mon maillot
nargue les murs
je me pavane, les bras en ailes de ramier plumé
je ris je suis en vie
je peux sentir les fleurs vivantes
entendre le vol du vrai pigeon vivant
l’odeur vivifiante de sa fiente

je suis la femme émancipée qui parade en gilet de peau
je suis la vie revêche et orgueilleuse
la gosse au cri rauque
au cri qui ranime les murs

des murs coulent des vies
des vies nouvelles coulent des murs
des murs coule un fleuve de vies
ensemble en eau
le sol vague

gribouiller les parois mouillées
l’encre peut devenir cumulonimbus
je croque une pomme, elle devient brune
compote pour nourrir les murs
nourrir les champignons nuages
leur mouvement, un film à écrire

la peau se détache, les cloisons muent
se dénudent pour mieux s’apprêter
nouvel épiderme
pâte à papier à modeler
pâte devient balle pour jouer
ensemble
ici dedans dehors pour jouer
à vivre ensemble

VI

Trivialités oubliées

Constance Graffeaux

Dans les latrines du premier étage, je n’ose toucher les murs tapissés d’humidité. La chorégraphie d’une toile d’araignée est brassée par un léger courant d’air. Derrière elle, mes yeux se dirigent vers une ligne courbe qui semble avoir été gravée par quelqu’un. En plissant les yeux, je reconnais une vulve griffonnée. Autour, des prénoms et d’autres formes ornent les espaces vides. Je passe plusieurs minutes à observer le mur froid et massif où un clou rouillé est logé juste au-dessus d’un dessin grossièrement réalisé.

En voir plus.

Je passe plusieurs heures à déchiffrer chaque courbe, graffitis enchevêtrés, des secrets que le vent a brassés. Les personnes qui sont passées dans ces lieux ont voulu laisser une empreinte, trace d’un amour nouveau, ciselure de contestation, gravure de provocation.

Des mots indéchiffrables, des énigmes tracées par des esprits créateurs, des pensées figées dans un langage universel. Dans l’ancre oublié où le temps se dissipe, l’humain révèle sa part brute et nue. Chaque trait, chaque mot, chaque ligne dessine le portrait d’une humanité décomplexée. Ces murs portent les marques d’un monde en ébullition que la poussière a embrassé.

Telle une archéologue, j’étudie les lignes comme des mystères à déchiffrer. Mes doigts se promènent sur ces entailles fragmentées, froides. Je récupère les indices d’une histoire que je veux raconter à travers une lecture où se mêlent la beauté des traits et leur trivialité.

VII

Mon rêve

Richard Kowalski

Il me fallait bien l’admettre, cette communauté qui vivait dans ce magnifique palais à la lisière de la ville m’avait très vite séduit. Je les enviais ces camarades privilégiés qui y partageaient demeure. La bâtisse, majestueuse, fière, élégante, moderne, dominait la ville. Ses habitant^{es}, à l’abri de la misère qui dévorait Guise et sa région, étaient en sécurité dans l’enceinte de ces murs. Propres, en bonne santé, iels jouissaient d’un théâtre, d’une piscine, d’une saine nourriture, leurs enfants allaient à l’école du Palais... Comme iels étaient heureux !

Moi, j’ai quitté la misère de la ferme paternelle qui ne permettait plus de faire vivre les sept enfants de notre famille. Il me fallait rejoindre Guise et la forge qui désormais allait me nourrir. À cinq, nous vivions dans une modeste chambre aux abords de la ville que nous partagions avec les punaises, les souris et les rats. Mais mon sort était bien meilleur que celui de mes frères et sœurs restés à la ferme. Je les enviais ces privilégiés du Familistère !

J’étais un ouvrier sérieux, assidu au travail. Contremaîtres et ingénieurs connaissaient mon nom et appréciaient mon excellente maîtrise des fourneaux. Le travail était dur, la chaleur insoutenable. Pourtant, j’aimais ce dur labeur. La ferme et les miens me manquaient, mais ici je mangeais à ma faim et j’avais des camarades avec lesquels, les jours non travaillés, j’allais boire quelques bières au café proche de la fonderie.

Le miracle se produisit un jour de printemps, peu avant la fête du Travail. Je chargeais le four, quand je vis Monsieur Godin se détourner de son habituel parcours et venir à moi. Il m’annonça qu’un appartement était disponible au Familistère. Mon rêve se réalisait, entrer dans le saint des saints et intégrer l’élite de la classe ouvrière, vivre au Palais, bénéficier d’un logement confortable, des économats, des bains ! Je m’empressais d’écrire aux mien^{tes} restés au village pour leur annoncer la grande nouvelle.

Les premiers mois, je vécus un rêve éveillé, plus de punaises, plus de souris ou de rats. Un confort sans précédent. Tout était beau, bien pensé et m’apportait bien-être et bonheur. Mais très vite, j’eus le plus grand mal à m’accoutumer au bruit : portes qui claquent, cris des enfants, pas incessants devant ma porte... Ces bâtiments étaient une horrible caisse de résonance et n’autorisaient aucun silence réparateur après une dure journée de labeur. Je commençais à ressentir la promiscuité. Malgré nos logements confortables, nous vivions les uns avec les autres, les uns sur les autres. J’avais le désagréable sentiment d’être sans cesse épié et surveillé. Derrière les rideaux, je sentais ces regards qui me surveillaient, moi mais aussi toute notre communauté. Enfin, l’insupportable venait du règlement qui nous était imposé et sonnait en moi : « Vous ne pouvez... Vous devez... Il est interdit de... Vous respecterez... » Après une année passée en ces lieux, je ne voyais plus autour de moi que barreaux et interdits. Je n’avais plus qu’une seule idée en tête, m’évader ! Mais pour aller où ? Le Familistère était devenu ma prison.

VIII

Intro-verso

Ivanne Boucaut

Déambuler dans les pavillons du Familistère me projette dans cet environnement communautaire. Je questionne ce qui fut le premier projet d’ampleur qui inspira les HBM (habitations bon marché) en France. Comment ne pas être séduite par cette utopie réalisée ? Mais comment imaginer habiter ce lieu tant providentiel qu’assourdissant ? Des sentiments contraires émanent de ces espaces taillés pour le collectif.

Cours intérieures et cursives donnent à voir et à entendre les événements de chaque foyer. L’ambiance y est sonore, intense. L’intimité y semble sacrifiée sur l’autel des commodités. J’approche chaque fenêtre à la recherche d’un ailleurs où laisser porter mon regard, d’un endroit où retrouver mes sens et mon intériorité. L’atmosphère intérieure est pesante. Les appartements modestes des combles finissent de parfaire ce sentiment d’oppression.

Mon salut sera au-dehors.

IX

Un lieu total

Philippe Julia

Godin est fils d’artisan, il a vécu dans un environnement dont on peut penser qu’il correspond à ce qu’il décrit ici :

Les maisons disparates de nos villages (...) sont plus souvent un lieu de torture, un sujet de dégradation physique et morale des individus, qu’un lieu de tranquillité et de repos.

Jean-Baptiste André Godin, Solutions Sociales (1871)

C’est en fonction de ce vécu et des idées hygiénistes en vogue à son

époque qu’il va penser la circulation de la lumière, de l’air et de l’eau dans le bâtiment. Le Familistère est un organisme vivant dont il faut assurer la bonne santé en permettant qu’il soit propre, bien éclairé, et parfaitement ventilé. Ses différentes fonctions vitales sont séparées l’une de l’autre afin d’éviter tout voisinage de mauvais aloi. Une eau pure et fraîche en parcourt les vaisseaux, tandis que les eaux souillées par le lavage des corps ou du linge sont tenues loin de tout risque de contamination. Le Familistère serait alors la métaphore de ceux et celles qui vont l’habiter. Le bâtiment et les sociétaires qui y vivent sont soumis aux mêmes besoins vitaux.

Mais le Familistère est aussi conçu pour exercer un pouvoir éducatif sur les sociétaires. Ses 500 fenêtres ne servent pas qu’à laisser entrer air et lumière, elles sont aussi autant de regards qui observent et évaluent la vie de chacun à l’aune de la morale du temps. Escaliers et galeries dans lesquelles chacun se croise sont aussi des lieux où la vie de chacun est à découvert et donc soumise à la régulation du groupe.

C’est aussi là le génie de Godin d’avoir imaginé une architecture qui réponde aux deux orientations de son palais social : hygiène et morale. Il en découle que le Familistère en devient un lieu total, voire totalitaire.

X

Une fête de l’Enfance

Souad Amadou, Zoé Jarboska, Gaïa Mahé, Juan Ortega Zavala

Au Familistère, la fête de l’Enfance se déroulait le premier dimanche de septembre. Avec la fête du Travail, cet évènement était l’un des plus importants de la vie collective. Les auteurs ont choisi de réactiver cet épisode à travers un personnage à tête de lapin qui investit différents lieux du site. Une fiction se tisse, totalement imaginaire mais aussi nourrie de rencontres avec les personnes qui y gravitent. Le texte qui suit est la retranscription d’un entretien avec Patrick, ancien habitant du Palais et actuel gardien du bâtiment.

Notre groupe travaille sur le rapport à l’enfance au Familistère. On essaye d’imaginer la façon dont les enfants vivaient à cet endroit. Peux-tu nous parler de tes souvenirs ? C’était comment de grandir ici ?

J’avais 6 ans quand je suis arrivé ici. C’était bien, parce qu’on avait la cour pour jouer. On était libre au Familistère. Enfin, ceci dit, en respectant le règlement, parce que dans le règlement, tu ne pouvais pas jouer au ballon, tu n’avais pas le droit de faire du patin à roulettes... Après, on en faisait quand même ! Tout le monde se connaissait. Mes parents, par exemple, lorsqu’on partait en Corse, ils ne fermaient même pas la porte. La journée, ils pouvaient nous laisser seuls, les voisins faisaient gaffe à nous. C’était une enfance assez libre. Et puis d’un bâtiment à l’autre... C’était génial.

As-tu gardé beaucoup d’amis de cette époque ?

Oui, quasiment tous, même, s’il n’y en a plus beaucoup ici. J’ai encore un copain qui habite là, au premier étage. Mais après, tous les autres sont partis, mais on se voit encore. On était une bande au Familistère, on était une quinzaine et des fois plus. Il y avait des enfants de tous les âges. Après les plus jeunes, ils... Ça fait un peu comme dans les banlieues maintenant.

Et toi, où allais-tu particulièrement dans le Familistère ? Quels étaient tes lieux favoris ? Est-ce qu’il y a des endroits dans lesquels vous ne pouviez pas aller ?

Les jeux, c’était partout. On jouait aussi bien dans les caves, que dans les greniers, que derrière. Souvent, on jouait au foot. On jouait à cache-cache. Le soir, on faisait des parties de sonnette en frappant aux portes. C’était marrant. C’était un bon jeu, celui-là... Enfin, c’est vrai, qu’on pouvait aller partout, donc on allait partout, tout était ouvert mais il fallait respecter. On ne pouvait rien casser.

Sur les toits aussi ?

Oh non, sur les toits quand même pas !

Tu parlais de choses que vous n’aviez pas le droit de faire. Quelles étaient les règles qu’il fallait suivre ?

Normalement, il ne fallait pas courir, pas crier, pas... C’était assez strict. Après, imaginez 50 enfants dans les cours, là... En plus de tous les gens. Parce qu’il y avait beaucoup de personnes qui se mettaient sur les balcons. Les gens sortaient leurs chaises et discutaient ensemble. Donc tout le monde se parlait.

Si vous faisiez une bêtise, comment cela se passait-il ? Est-ce que c’était vraiment vos parents qui intervenaient ou cela pouvait être n’importe quelle personne qui habitait là ?

C’était tout le monde ! Si tu faisais une bêtise, tous les parents le savaient. Tout le monde se connaissait. En plus mon père était concierge, donc moi je ne pouvais pas... Après, quand il y a eu des gens qui achetaient des appartements pour les louer, ce n’était plus vraiment des gens du Familistère. Nous, quand on est arrivé, quand on était gamins, il n’y avait que des gens du Familistère qui avaient travaillé à l’usine. C’était donc des personnes assez âgées. Je me rappelle des mémés qui nous appelaient pour nous donner un

petit gâteau, pour nous faire un goûter. Si leurs petits enfants n’étaient pas là, et bien on était leurs petits enfants.

C’est comme une immense famille. Quand il y avait des fêtes, notamment le 1^{er} mai ou encore des fêtes de famille, comment cela se passait-il ici ? Les anniversaires par exemple ?

En fait, les gens se respectaient, en essayant de ne pas faire trop de bruit pour les voisins. Et voilà, tout se passait bien. Quand il y en a un qui fêtait son anniversaire, on trouvait un local, on mettait un peu de musique. on était une vingtaine, une trentaine.

Tu allais à l’école du Familistère ?

Oui, c’était à l’école d’en face. Et après, au collège, là-haut. En ce temps-là, ce n’étaient pas nos parents qui nous accompagnaient. Moi, mes gosses, je les emmenais en voiture, mais nous on montait à pied. On passait là derrière, une petite ruelle et puis, hop, on arrivait. On s’attendait tous au milieu de la cour et on partait, tout le monde, ensemble.

Qu’est ce qui a fait que tu aies voulu rester ici ? Quelles attaches as-tu à ce lieu ? Qu’est-ce que cela fait aujourd’hui de travailler ici ?

Mon père travaillait là. Malheureusement, il est décédé jeune. Moi je n’avais pas de boulot... Ça me plaisait ici. Je suis resté là, comme ça. Je ne travaille pas vraiment. En fait, je ne vais pas à l’usine. Je viens travailler en sifflant ! Ce n’est pas un travail. Pour moi, c’est ça. J’ai toujours été là, ça fait 30-35 ans. J’ai commencé à travailler le 1^{er} mai 1988.

C’est une date symbolique. Aujourd’hui tu ne vis plus ici.

Non, mais c’est quand même chez moi ici. Ma mère habite en dessous. Cela fait une dizaine d’années que je suis parti, quand j’ai travaillé pour le syndicat mixte qui a repris le projet. Pendant 20 ans, j’étais concierge du bâtiment, donc il fallait absolument habiter là. Maintenant, comme je suis agent technique, ce n’est plus le même boulot.

Je suppose que tes enfants sont venus ici aussi. Ont-ils déjà un peu parlé de leur rapport au lieu ?

Mes enfants ont grandi ici. Ils sont allés à l’école du Familistère : l’école Godin. Eux, ils ont vécu autrement. Mais ils viennent toujours au Familistère. Mon fils, qui a maintenant 19 ans, vient travailler avec moi le 1^{er} mai. Quand elle était petite, ma fille venait avec moi écouter des concerts au théâtre et ça lui a fait découvrir la musique. Depuis ce temps-là, elle fait de la clarinette. Aujourd’hui, elle a 22 ans.

Quel est ton plus beau souvenir en tant qu’enfant ?

C’était avec tous les copains. Mes frères, mes sœurs, on était tous là. En plus, à une époque, l’usine Godin a commencé à faire venir des étrangers. C’était beaucoup de Turcs. Au début, quand ils sont arrivés, c’était compliqué de s’adapter avec eux parce qu’ils ne parlaient pas le français. D’abord, il n’y avait que le père qui arrivait. Après, sa famille le rejoignait. Mais ils ne parlaient pas un mot de français. Après on était super copains avec des Turcs, des Marocains...

Est-ce qu’il y a une chose en particulier que tu aurais encore envie de nous dire ?

Non, mais c’est vrai que c’était super. C’est une enfance particulière. Il n’y a pas grand monde qui a vécu comme ça. Rien que le lieu. Même si en ce temps-là, il n’était pas dans cet état là. C’était une copropriété, les gens n’avaient pas les moyens de tout refaire. Là, tout a été refait, avec les subventions, parce que c’est un musée. Le Familistère a été classé. Mais avant, on n’avait pas de subventions, c’était les gens qui payaient. Les gens travaillaient tous chez Godin ce n’étaient donc pas des gros salaires. Chez Godin, tu travaillais, et puis c’est tout.

Merci beaucoup Patrick.

Travailler le(s) commun(s)

Nathalie Poisson-Cogez

Travailler ensemble, au même endroit. Partager les moments de découverte, de recherche, de production, de doute mais aussi des temps fonctionnels : faire les courses, préparer le repas, mettre la table, faire la vaisselle, etc. Autant de moments de convivialité, d'échanges et de discussion qui nourrissent tant la pratique que la réflexion qui y sont associées.

En 2023, nous avons passé quelques temps à arpenter le site du Familistère de Guise, dans le cadre d'un workshop commun mené entre des élèves du Centre d'arts plastiques et visuels de Lille (CAPV) ; des étudiant·s et une diplômée de l'École supérieure d'art | Dunkerque-Tourcoing (Esà) accompagnés par cinq enseignant·s des deux structures. Au fil du temps se sont opérés des allers-retours féconds entre des séquences d'immersion sur ce terrain choisi et des rendez-vous individuels et collectifs sur la métropole de Lille où nous sommes localisés.

La temporalité était opportune, dans cette étape charnière du projet *Utopia* porté par le syndicat mixte, propriétaire et administrateur du Familistère depuis 2000. Celle de la réhabilitation du Pavillon Cambrai (aile gauche) qui était en cours. Si les huisseries, portes et fenêtres ainsi que les coursives étaient remplacées ou rénovées, l'intérieur des logements restait décrépi par le temps, portant les traces de vie des occupant·s. Il ne restait que peu de mobilier, plutôt éparpillé, ici ou là : une chaise, un fauteuil, une table, des meubles de cuisine aux portes béantes ; des objets : quelques livres, un abat-jour, de la vaisselle salie par la poussière des travaux ; des matériaux : débris de verre et de carrelage ; des strates de papiers peints qui disent les époques. De la cave aux combles, nous avons eu le privilège d'accéder au chantier interdit au public en franchissant les portails métalliques qui séparent cet espace de la partie muséale. Quelques membres du groupe ont passé la nuit sur place, dans un logement aménagé du pavillon central, bénéficiant de la magie de la verrière, alors que les autres dormaient dans un gîte cossu situé à quelques lieues de Guise. Ce déplacement nous permettait aussi, sans aucun doute, de prendre conscience du paysage rural entourant le Familistère installé dans l'Aisne, au cœur de la Thiérache.

Pour le projet de l'année précédente qui se déroulait à l'abbaye cistercienne de Vaucelles, près de Cambrai, nous avons volontairement occulté, du moins dans un premier temps, l'approche historique, repoussée à une date ultérieure à nos premières investigations. Au contraire, pour le Familistère, imaginé en 1858 et achevé en 1884, il s'avérait nécessaire de rentrer dans le projet en ayant déjà appréhendé les multiples enjeux du site. Grâce aux explications expertes et généreuses du conservateur en chef du patrimoine Frédéric Panni, directeur du Familistère depuis plus d'une vingtaine d'années et à la richesse des publications existant à ce propos, nous avons découvert la figure tutélaire de Jean-Baptiste Godin (1817-1888), dont la statue trône sur la place de cet impressionnant *Palais social*.

Lors de nos recherches, nous avons appris qu'il était contemporain de Karl Marx (né en 1818) et qu'il avait siégé à l'Assemblée nationale de 1871 à 1875 comme Victor Hugo (1802-1885) juste avant lui. Dans un texte intitulé *Les caves de Lille*, rédigé en mars 1851, suite à une visite de terrain, Hugo décrit la misère, les espaces sombres, exigus et insalubres, l'air vicié par l'humidité des logements ouvriers^a. En réponse à ces conditions de vie insoutenables, Godin affirme dans *Solutions sociales* (1871) que "C'est la culture intégrale de l'espèce toute entière ; [...], c'est l'éducation et l'instruction conduisant tous les hommes à la vie utile et productive qu'il faut réaliser^b. "Loisirs, théâtre, école, hygiène : cet habitat collectif offre un niveau de service élevé par rapport à la maison individuelle^c", confirme Frédéric Panni.

^a Victor Hugo, "Les caves de Lille", discours, prévu pour l'assemblée législative, qui n'a pu être prononcé. Il fait suite à une visite faite à Lille en février 1851.

^b Jean-Baptiste Godin, *Solutions sociales*, 1871.

^c Frédéric Panni, visite guidée du site, 31 janvier 2023.

Nourris de ces très nombreuses informations, nous nous sommes attaqués à ce monument ne sachant pas toujours par quelle entrée thématique, technique ou symbolique l'aborder. En reprenant les notes des premières impressions, nées de la visite collective du lieu le 31 janvier 2023, nous avons été surpris·s de constater que les premières intuitions des participant·s s'avéraient très proches des projets finalisés. Richard note "l'aspect carcéral". Ivonne ressent "le déficit d'intimité, dans un environnement collectif" et pose la question de savoir : "comment nourrir le besoin d'évasion ?". Juan, Souad, Gaïa et Zoé, en s'intéressant à la Fête de l'Enfance, annoncent l'idée d'une narration, peut-être sous forme d'un roman photo qui se finalisera finalement par des séries d'images et un film. Myriam évoque, quant à elle, les "appartements fantômes" et imagine "des personnages avec des masques pour créer une famille". Margaux repère "l'évolution du goût à travers les motifs de papiers peints susceptible de donner un répertoire de motifs". Pénélope annonce déjà la volonté de "faire une tablee". Marion envisage de "travailler sur les circulations". Pour Philippe, "l'angle de réflexion, c'est le Familistère comme lieu de contrôle social" avec cette "séparation entre le Familistère et la ville".

Toute la démarche artistique a consisté à trouver l'adéquation entre ces intentions initiales et les séries d'images produites. De nombreuses déambulations, dans un temps néanmoins contraint, puisque nous n'avons passé que quatre jours sur place pour les prises de vues, ont été suivies de périodes d'échanges et d'analyse pour cristalliser des choix. L'ensemble de ces regards subjectifs offre autant de facettes de la perception contemporaine du Familistère avec le risque de projeter nos fantasmes ou phobies liées à nos rapports personnels à l'espace (architecture, environnement, nature) ; à la famille (affinités, distance, rejet) ; à l'intimité (exhibitionnisme, promiscuité, pudeur) ; au travail (aliénation, résignation, émancipation) ; à l'autorité (soumission, résistance, transgression)... Là où se portent les regards des historien·s, des sociologues, des anthropologues, des économistes sur l'histoire du Familistère, les artistes donnent place au sensible, à leurs propres perceptions et sensations qui prennent des formes matérielles (objets, images) ou immatérielles (sons) pour les mettre en partage avec d'autres sensibilités^d.

À l'occasion d'une soirée d'échanges sur des lectures relatives à notre recherche, Philippe analyse les nombreuses maximes des *Solutions sociales*^e (1871) de Godin, transformées en réalisations architecturales ou organisationnelles du site. Wanting a choisi *L'art des bruits*, manifeste futuriste écrit en 1913 par Luigi Russolo qui convoque le rapport au sonore : les ouvriers avec les machines, les sirènes de sortie d'usine... Margaux évoque *La ronde* de l'écrivain autrichien Arthur Schnitzler écrite en 1897, pièce de théâtre qui se déroule dans des espaces clos, où le public et le privé se mélangent. Leïla a mentionné l'ouvrage *Participa(c)tion*^f, en argumentant que "travailler ensemble autour d'un projet, je trouvais que cela faisait sens avec notre workshop et le lieu, faire de l'art en commun." Cette notion touche à une dimension politique de l'art que l'on trouve théorisée chez Estelle Zhong Mengual : l'art en commun^g ; Marie Preston : co-création^h ; François Deck : singulierⁱ.

De fait, la question des "communs" donne sens à notre projet et à nos recherches. Les "communs" désignent des formes d'usage et de gestion collective d'une ressource - tant naturelles que culturelles, tant matérielles qu'immatérielles^j - par une communauté suivant

^d Vassily Kandinsky, *Du spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier*, Paris, Gallimard, 1989.

^e Jean-Baptiste Godin, *Solutions sociales*, Paris, Hachette BNF, 2012.

^f Collectif, *Participa(c)tion*, Vitry-sur-Seine, MAC/VAL, 2014.

^g Estelle Zhong Mengual, *L'art en commun - réinventer les formes du collectif en contexte démocratique*, Dijon, Les Presses du Réel, 2018.

^h Marie Preston, Céline Poulin, *Co-création*, Édition Empire et CAC de Brétigny, 2019.

ⁱ François Deck, *La première personne du singulier*, Toulouse, Éditions Contrat Maint, 2017.

^j Daniela Festa, avec la contribution de Mélanie Dulong

des règles de gouvernance prônant le partage et la réciprocité^k. Cette notion permet de sortir de l'alternative binaire entre privé et public en s'intéressant davantage à l'égal accès et au régime de partage et décision plutôt qu'à la propriété. Avec le Familistère, Godin régule l'accès à l'air, à l'eau, à la lumière, voire aussi le traitement des déchets. Autant d'éléments qui interrogent les modes de gestion choisis. L'eau, l'espace urbain, l'espace numérique, font clairement l'objet de tensions dans l'actualité qui est la nôtre, des grandes bassines de Sainte-Soline et des conflits du Drac^l relatifs à la confiscation de l'eau, aux habitats participatifs, comme réponse aux spéculations foncières et immobilières, déjouant les processus de gentrification^m en passant par les dispositifs d'*Open Source* ou *Creative Commons* pour s'affranchir du *copyright* dans le partage des connaissances. Dans l'introduction au *Manifeste du convivialisme*, on peut lire que "Jamais l'humanité n'a disposé d'autant de ressources matérielles et de compétences techniques et scientifiques. [...] À l'inverse, personne non plus ne peut croire que cette accumulation de puissance puisse se poursuivre indéfiniment, telle quelle dans une logique de progrès technique inchangée, sans se retourner contre elle-même et sans menacer la survie physique et morale de l'humanitéⁿ."

"Commun" renvoie aussi à "Communauté", terme qui aujourd'hui effraie via les dérives du communautarisme, mais ce mot incarne aussi un droit qui figure parmi les huit droits culturels^o identifiés par le philosophe Patrice Meyer-Bisch et le groupe de Fribourg en 2007^p. Il s'agit pour chaque personne de choisir librement sa communauté d'appartenance. On peut s'interroger sur la façon dont les familistérien·s pouvaient appréhender ou pas ce sentiment d'appartenance. Comme le confirme Bernard Lahire dans *L'homme pluriel*, le fait que nous pouvons chacun et chacune choisir d'appartenir à différentes communautés au regard tant de nos identités propres (genre, origine, langue...) que de nos goûts ou centres d'intérêts : jouer aux cartes, boire du thé, jardiner, vivre à la campagne, etc.

Ce projet a permis d'expérimenter une démarche individuelle de la création artistique mais dans le format collectif du "workshop". Ce dispositif mêle, dans la diversité des parcours, pratiques amateurs et processus de professionnalisation et offre l'apport d'une relation intergénérationnelle stimulante pour chacun et chacune. Les étudiant·s ou diplômés de l'Esà ; les élèves du CAPV, les enseignant·s eux-mêmes opèrent une translation entre pédagogie et travail artistique. La réciprocité des échanges et des regards critiques a permis l'élaboration progressive des images, des vidéos et du travail d'écriture pour aboutir à une double proposition éditoriale et spatiale. D'une part, l'espace de cette édition réunit une double page et un texte de chacun·s des participant·s. D'autre part, les productions réalisées sont présentées dans deux expositions accueillies au Familistère de Guise en octobre 2023 et au CAPV de Lille en mai 2024.

Cette *Surface commune*, a donc été notre terrain de jeu, périlleux car complexe dans toutes ses dimensions tant conceptuelles que formelles : architecturale, environnementale, sociologique, philosophique, esthétique, économique, historique, culturelle... Les décisions ont été ardues, les indécisions parfois persistantes. Mais les choix ont finalement été arrêtés. Gageons que les propositions faites ici offrent de nouvelles clés de lecture de ce lieu emblématique.

^k de Rosnay et Diego Miralles Buil, " Notion en débat : les communs ", Géoconfluences, juin 2018. <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/communs> [Consulté le 10 septembre 2023]

^l *ibid.*

^m *L'eau, source de conflits, l'exemple du Drac dans les Hautes-Alpes*, France Inter, 16 septembre 2023.

ⁿ Daniela Festa, *op. cit.*

^o Collectif, *Manifeste convivialiste, Déclaration d'interdépendance*, Paris, Le bord de l'eau, 2013, p. 7.

^p Identité, Diversité, Communauté, Patrimoine, Éducation, Information, Coopération, Participation.

^q <https://droitsculturels.org/observatoire/la-declaration-de-fribourg/> [Consulté le 17 septembre 2023]

L'Esä | Dunkerque-Tourcoing

Née le 1er janvier 2011, de la fusion de l'ERBA de Dunkerque et de l'ERSEP de Tourcoing, l'École supérieure d'art | Dunkerque-Tourcoing prépare au DNA option Art, conférant grade de Licence et au DNSEP option Art, conférant grade de Master avec les mentions "Art, Société, Nature" sur le site de Dunkerque et "Art, Sciences, Nature" sur le site de Tourcoing. L'Esä accueille près de 300 étudiant·s répartis sur ses deux sites, favorisant une offre pédagogique diversifiée et originale qui se déploie entre métropole lilloise et littoral. L'essence transfrontalière des territoires est propice aux échanges : la proximité de grandes capitales culturelles européennes (Bruxelles, Gand, Liège, Lille, Londres, Rotterdam...) renforce le rayonnement et l'étendue de l'offre partenariale. Le réseau académique, professionnel et institutionnel ainsi constitué permet de construire une véritable dynamique de projet et de cursus dans les champs pédagogiques, de l'insertion professionnelle, de la mobilité internationale et de la recherche. L'Esä est membre de Polaris - Réseau magnétique des écoles d'art publiques des Hauts-de-France ; 50° NORD - 3° EST - Pôle arts visuels Hauts-de-France & territoires transfrontaliers et de l'ANDÉA - Association nationale des écoles d'art.

L'Atelier de Recherche Création Poétiques des flux Un programme EsäLab/Recherche

Le travail de résidence au Familistère de Guise, initié par les enseignant·s Benoît Ménéboo, Leïla Pereira et Nathalie Poisson-Cogez, s'inscrit dans l'Atelier de Recherche Création *Poétiques des flux*. Ce programme propose d'explorer les questions contemporaines liées à la mondialisation, aux lieux et non lieux, aux réseaux. Dans un monde en transition, les questions liées aux déplacements des personnes, aux échanges des marchandises, des capitaux, des données et des informations peuvent être interrogées. Ces flux matériels et immatériels révèlent la relation aux territoires et leurs interrelations, ainsi que la question de la mobilité. En combinant différentes entrées d'ordre politique, sociologique, géographique, urbanistique, écologique qui peuvent être abordées soit de façon isolée soit combinées entre elles. Il s'agit de procéder à des expérimentations à travers la création d'objets plastiques sans exclusivité de modes ou de médiums (écriture textuelle ou visuelle, images fixes ou mobiles, dispositifs, œuvres pérennes ou éphémères, in situ ou transposables). Cette production plastique s'appuie nécessairement sur des éléments d'expertise et d'analyse de terrain issus tant de l'observation directe notamment de l'immersion que de l'apport complémentaire des disciplines liées aux sciences humaines et sociales ou aux sciences dures.

Le Centre d'Arts Plastiques et Visuels Ville de Lille

Le Centre d'Arts Plastiques et Visuels, établissement lillois de sensibilisation, d'initiation, de perfectionnement, de pratiques actives et de réflexions dans les domaines des images et des arts plastiques, accueille chaque saison quelques 500 élèves. Ouvert aux enfants à partir de 7 ans et aux adolescent·s (2 ateliers de préparation aux filières artistiques), le plus grand nombre d'usagèr·s est constitué par les adultes, engagés dans une pratique amateur ou préprofessionnelle. L'établissement offre un enseignement exigeant et adapté, sous forme d'ateliers et de stages dans plus de 15 disciplines. Les disciplines traditionnelles y côtoient les nouvelles technologies, des propositions pédagogiques innovantes s'y déploient. Le Centre d'Arts dispose également d'une galerie d'exposition où se tiennent cinq à sept expositions par an. Également, des rencontres publiques avec des artistes et des manifestations culturelles et artistiques nourries rendent compte de la diversité de la création contemporaine actuelle. Enfin, un centre de documentation et de prêt spécialisé en arts plastiques et visuels, ouvert à tous et toutes, constitue non seulement un outil pédagogique essentiel aux enseignements mais favorise plus largement la transmission et l'échange des savoirs par l'accès à de nombreuses ressources documentaires. La Ville de Lille, riche de plus de 80 équipements culturels dont de nombreuses institutions (le Palais des Beaux-arts, le musée d'Histoire Naturelle, le Théâtre du Nord - centre dramatique national, l'Opéra...) et faisant de l'éducation artistique et culturelle une priorité, les pratiques et apprentissages artistiques dès le plus jeune âge, les rencontres avec des artistes, les découvertes d'expositions, deviennent autant de voies pour être spectateur·ce et acteur·ce.

L'École supérieure d'art | Dunkerque-Tourcoing et le Centre d'Arts Plastiques et Visuels de la ville de Lille sont engagés depuis 2017 dans un programme commun consistant à développer sur un territoire choisi un travail de recherche artistique avec des étudiant·s et des élèves des deux structures. L'objectif est de mêler les pratiques amateurs du CAPV avec l'engagement dans une démarche artistique professionnelle des étudiant·s de l'Esä. Le travail in situ offre également une mise en situation qui ouvre de multiples perspectives d'appropriation d'un territoire dans toutes ses spécificités : géographique, sociale, architecturale, environnementale...

2017-2018 /

Sallaumines, en présence de l'artiste Thierry Girard.

Publication et exposition *Si proche et ailleurs, huit parcours photographiques dans le bassin minier*.

2019-2020 /

Hospice Comtesse à Lille.

Diaporama *12 regards sur l'Hospice Comtesse*.

2021-2022 /

Abbaye de Vaucelles.

Publication et Exposition *On ne fait que passer*.

2022-2023 /

Familistère de Guise.

Publication et Exposition *Surface commune*.

Habiter/Résider- Présence d'artistes au Familistère

Frédéric K. Panni

Conservateur en chef du patrimoine, directeur du Familistère

Le Familistère de Guise est une habitation collective, une demeure à la fois pour les individus et pour le groupe social qu'ils forment. Il a été conçu au XIXe siècle pour donner aux personnes la faculté d'exister dignement et aussi (surtout ?) pour favoriser la constitution d'un organisme collectif, d'une société. C'est tout l'enjeu de ce grand palais de briques, toujours lieu d'habitation et converti en un établissement culturel original par le Département de l'Aisne. À ces titres, le Familistère invite depuis une vingtaine d'années des artistes professionnels ou étudiant·s - photographes, plasticien·s, artistes du spectacle vivant, vidéastes, compositeur·rices et musicien·s, architectes, designers - pour des résidences de création au Palais social. L'idée sous-jacente étant que les artistes peuvent questionner et revivifier l'utopie du Familistère en en faisant d'une certaine façon elleux-mêmes l'expérience et en engageant leur public à y participer. Les invitations à résider sont en effet toujours des invitations à « habiter » le Palais social. C'est-à-dire, autant que possible, dans une durée suffisante : d'une part pour que les artistes puissent éprouver physiquement et intellectuellement le lieu, et d'autre part pour qu'ils exercent leur faculté de faire en commun ou pour confronter leur travail à la réalité d'une grande utopie concrète.

Le Familistère de Guise est situé en milieu rural, dans une petite ville du nord de l'Aisne, à l'écart des grands axes de circulation et déconnectée des transports en commun. Hébergé·s dans des appartements au sein même du Palais, les artistes en résidence sont ainsi immergé·s dans le « lieu », dont on désire qu'il soit une composante de leurs recherches. Ce n'est pas seulement le vaste territoire physique du Familistère qu'il leur est proposé de parcourir et dans lequel ils peuvent errer, mais également le territoire de la pensée dont il est la puissante matérialisation, le territoire des imaginaires utopiens et encore le territoire des multiples vies vécues, passées et présentes.

Il est essentiel que la recherche des artistes en résidence soit aux prises avec l'utopie familistérienne, mais il est tout aussi important que la production de la résidence puisse être présentée in situ : il peut s'agir de l'exposition d'œuvres plastiques, de l'audition d'œuvres musicales ou de sorties de résidence en ce qui concerne le théâtre ou la danse. Comment l'œuvre, achevée ou en cours d'élaboration, est-elle perçue dans sa relation aux différentes composantes du Familistère, comment est-elle accueillie par les vastes espaces du palais, quel sens projette-t-elle sur ce monument ?

**Publication réalisée à l'issue d'une résidence au
Familistère de Guise en mars 2023 dans le cadre de
Poétiques des Flux, un programme EsäLab|Recherche**

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE /

Souad Amadou - Ivanne Boucaut - Margaux Dodard - Constance Grafteaux -
Zoé Jarboska - Philippe Julia - Richard Kowalski - Pénélope Limoges - Gaïa
Mahé - Benoît Ménéboo - Juan Ortega Zavala - Leïla Pereira et Myriam
Vanderheyden

**UN PROJET COORDONNÉ PAR L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART |
DUNKERQUE-TOURCOING ET LE CENTRE D'ARTS PLASTIQUES ET
VISUELS, VILLE DE LILLE /**

Érik Chevalier - Olivier Despicht - Benoît Ménéboo - Leïla Pereira et Nathalie
Poisson-Cogez

CONCEPTION GRAPHIQUE /

Leïla Pereira - les participant·s

TEXTES /

Les participant·s - Nathalie Poisson-Cogez

REMERCIEMENTS /

Frédéric Panni, conservateur en chef du patrimoine, directeur du Familistère
de Guise et son équipe - Marie-Joseph Pilette, directrice du Centre d'Arts
Plastiques et Visuels, Ville de Lille - Thierry Heynen, directeur général de
l'École supérieure d'art | Dunkerque-Tourcoing

PHOTOGRAPHIES DE COUVERTURE /

Juàn Ortega Zavala, Constance Grafteaux,

Les bords de l'Oise et le pré du Moulin-Neuf au nord du Familistère

Photographie : Marie-Jeanne Dallet-Prudhommeaux, vers 1897

Collection Familistère de Guise (inv. n° 2000-1-401)

isbn / ?

**Imprimé à Steenvoorde en octobre 2023
par Nord'Imprim**



**LE
FAMILISTÈRE
DE GUISE**

FAMILISTÈRE DE GUISE
Place du Familistère
02120 Guise
+33 (0)3 23 61 35 36
www.familistere.com

**CAPV
CENTRE D'ARTS
PLASTIQUES ET VISUELS**

CENTRE D'ARTS PLASTIQUES ET VISUELS
Ville de LILLE
4 rue des Sarrazins
59000 Lille
www.lille.fr/Centre-d-Arts-plastiques-et-visuels
capv.lille.fr



École supérieure d'art | Dunkerque - Tourcoing
art société sciences nature

Esälab | Recherche
art société sciences nature

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART | DUNKERQUE-TOURCOING
site de Tourcoing site de Dunkerque
36 bis rue des Ursulines 5 bis, rue de l'Esplanade
59200 Tourcoing 59140 Dunkerque
+33 (0)3 59 63 43 20 +33 (0)3 28 63 72 93
<https://www.esa-n.info/>

